

# Du côté de chez soi

LE FEUILLETON  
CLARO



ON SE SOUVIENT PEUT-ÊTRE DE CE QUE DISAIT DESCARTES À PROPOS DE LA CIRE. Une fois livrée à la flamme, elle change, et change si radicalement qu'on pourrait croire que ce n'est plus la même cire. Seul notre entendement est là pour nous empêcher de nous pincer, ou pour remplacer avantageusement ce pincement. Quant à nous autres, pauvres humains, nous aimerions bien ne pas découvrir que nous ne valons guère mieux que de la cire. Mais trop tard : de cire sans doute nous sommes faits, et notre entendement aura beau mettre en branle la machine cartésienne, rien n'y fera, notre corps n'en finit pas de passer d'un état à l'autre, et pour cela tout lui est flamme, la passion, le deuil, l'ennui, le rêve. Il y a quelque chose en nous d'immensément instable, et c'est sans doute l'un des principaux enjeux de l'écriture que d'inventer, à chaque livre, une poétique de cette instabilité.

Pour Antonin Artaud, par exemple, il est question de se confronter à une « souffrance froide et sans images, sans sentiment, et qui est comme un heurt indescriptible d'avortements » (*L'Ombilic des Limbes*, Gallimard, 1925). Pour Virginie Poitrasson, dont les Editions de l'Attente viennent de publier *Le Pas-comme-si des choses*, l'enjeu est différent, mais l'acuité non moins grande : il s'agit de prendre la mesure de son corps, de ses pensées, de sa présence au monde, alors même qu'on se sent « hors champ », déconnectée, ici et pas ici.

« Combien de corps faut-il donc que je trimbale ? Certains ne sont pas identifiés. » Je est non seulement un autre, mais une foule d'autres, dont certains sont des fantômes, ne rêvons pas, ou plutôt si, rêvons, laissons nos rêves se peupler, nous serons moins seuls, ou seuls différemment. Bien sûr, le monde ne se borne pas aux autres, il commence tout de suite après la peau, dès l'air, entre nous et le reste, et même entre nous et nous. Sa lisière n'est jamais nette – où sommes-nous dès que nous fendons l'air du monde ? Les questions et les situations que pose et décrit l'auteure arrivent jusqu'au lecteur dans leur plus simple appareil, pourrait-on dire, portées par une langue fluide et fragile, inquiète et précise.

Poitrasson, sans aucun égocentrisme – et ce n'est pas là le moindre miracle de son livre –, interroge cette porosité qui est peut-être une menace, peut-être une protection. « En fait, il n'y a pas de corps, ou plutôt il y a des corps, beaucoup de corps en ce monde, ils s'élancent, glissent,



ILLUSTRATION OLIVIER BALEZ, PHOTO JÉRÔME DAVY

planent, vivent de-ci de-là, bondissent tremblants, mais ils ne sont à personne. Véritablement, ils ne sont à personne. » Ne croyez pas le propos abstrait : on est ici au cœur des sensations, dans l'affleurement du sentiment de dépossession, de perte. « C'est juste que je ne peux me résoudre à adopter une forme définitive. » Ceci, aussi : « Mais je marche à côté de moi. » On l'a dit : au commencement était la cire. Quelle flamme, alors ?

Il est très vite question dans le livre d'un décès, d'une noyée, d'une absence ô combien réelle. « On t'a retrouvée. On t'a

retrouvée dans les grands fonds. Tu as été ramenée sur nos rivages. » Ces grands fonds, mais aussi ces rivages, l'auteure accepte d'y errer encore, de faire elle-même l'expérience intérieure de la noyade, d'entrer en résonance avec le monde après la perte. D'approcher au plus près de ce qu'on nomme « sublimation », « quand l'état solide passe directement à l'état gazeux sans passer par l'état liquide, quand la distance entre le vivant et le défunt est remplie par les mots, les objets, les personnes et les gestes courants, tel que faire la vaisselle, quand, choc frontal, on plonge directement dans l'éther, quand le mort (silence) paraît ramené à la vie (mythologie) ». L'au-delà : un lieu devenu soudain paysage intérieur. Changé en maison, plutôt, puisque telle est la

Pour Virginie Poitrasson, il s'agit de prendre la mesure de son corps, de ses pensées, de sa présence au monde, alors même qu'on se sent « hors champ », déconnectée, ici et pas ici

sensation décrite par Poitrasson. « Je suis comme ma maison. Avec ses obstacles, ses angles morts, son jeté de lumière, ses rondeurs et veloutés, ses transitions d'une pièce à l'autre. » Page après page, comme on tâtonne dans la pénombre, le « je » du livre nous convie à éprouver plus profondément et plus intelligemment tout ce qui, hors de nous, participe néanmoins de nous. Nos gestes, notre transpiration, nos pensées, ce que nous voyons dans le noir : enclos imprécis qui nous contiennent mal, et dont l'auteure sait rendre les plus infimes vibrations.

Ce qu'on croyait indicible, ou trop immatériel pour être approché, l'auteure le traverse et le rend tangible : « Je sens que je deviens. (...) Je chemine en longeant ma circonférence, elle est vraisemblablement ce qui pourrait me condamner à la perpétuité si je la longe tout du long. Pourtant, je passe constamment du bienvenue à l'adieu, de l'éclosion à la décomposition, de l'étreinte à la rupture. Je suis une transition. » Transition : tel aurait pu être le titre de ce bréviaire de l'oscillation qui, à l'instar des livres de Noëmi Lefebvre (tel *Poétique de l'emploi*, Verticales, 2018), ose affronter les risques de dissolution afin que l'apparition l'emporte sur l'apparence. Virginie Poitrasson parle à un moment de faire de la langue « une langue revenante ». Une démarche orphique, donc, à la fois humble et têtue, qui éblouit par sa subtilité et sa générosité. ■

LE PAS-COMME-SI DES CHOSES, de Virginie Poitrasson, L'Attente, 172 p., 16 €.

## Ainsi naquit la vérité artificielle

FIGURES LIBRES  
ROGER-POL DROIT



COMME CHACUN SAIT, PLUS MOYEN D'ÉCHAPPER À L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE (IA).

Nos poches, nos voitures, nos objets sont connectés. Nos neurones aussi, dit-on. Hebdomadaires et quotidiens, séminaires et symposiums sont saturés d'interventions. Partout, l'IA fait parler, mais également fait agir. Et d'abord dans le registre des banques, hôpitaux, services de sécurité, cabinets de recrutement, etc. Il n'est aucun secteur vital qu'elle ne touche, se targuant de les transformer tous de fond en comble. Dès demain. A moins que ce ne soit déjà fait.

Dans cette déferlante autour de l'IA – ses bienfaits, ses méfaits, ses exploits, son avenir... –, on trouve à satiété l'étonnement et la

crainte, l'enthousiasme et l'abattement. Mais, en fin de compte, peu de pensée. Trop peu d'analyses vraiment intelligentes, de critiques incisives et fortes. C'est pourquoi il faut saluer, et recommander, le nouveau livre d'Eric Sadin, *L'Intelligence artificielle ou l'enjeu du siècle*. Après, notamment, *La Vie algorithmique* et *La Silicolonisation du monde* (L'Echappée, 2015 et 2017), il signe cette fois son essai le plus ambitieux et le plus abouti.

Car Eric Sadin ne se contente pas d'expliquer pourquoi les data envahissent tout, ni comment les algorithmes décident des embauches, des régimes alimentaires, des prêts bancaires et des traitements médicaux. Il

met d'abord en lumière de quelle façon les machines ont profondément changé de statut, passant du rôle de prothèse au mimétisme du cerveau, créant ainsi un univers anthropomorphe

d'un genre inédit. Car ce monde n'est que pseudo-humain. Il ressemble au nôtre, mais de manière augmentée (par la puissance de calcul) et parcellaire (par l'absence d'affects et de liberté). Plus que tout, le néoréal est incitatif, prescriptif, destiné à contrôler nos gestes et comportements, minute par minute.

Les vies mises sous tutelle

Le plus intéressant, dans cette étude radicalement critique, est l'accent mis sur la naissance d'un régime de vérité inédit. Tout se passe comme si l'IA permettait enfin d'atteindre et d'exhiber une vérité incontestable, objective, à laquelle nous ne pourrions plus, désormais, que nous soumettre. Subrepticement, si nous n'y prenons pas garde, nous sommes donc en train de changer de monde. Celui qui se dessine met sous tutelle les vies, les pensées et les décisions humaines. Le basculement en cours va donc bien au-delà du simple traitement des informations. Ce n'est

plus seulement la vie privée et la démocratie qui sont en question. Ce sont les dimensions multiples de l'ancienne vie humaine, ses divers critères de sensibilité, l'autonomie des décisions personnelles, ses paris sur le risque et ses incertitudes, etc.

Ce nouveau régime de vérité, régi par la technique, tend à remplacer une fois pour toutes les modes antérieurs de dévoilement du réel, qui étaient hasardeux ou rigoureux, religieux ou philosophiques, poétiques ou pifométriques... Si cela s'accomplit, alors nous entrerons dans une autre histoire que celle de l'humanité. Pour l'heure, la mutation est encore incertaine, l'avenir incertain. L'enjeu est philosophique, politique et vital.

Certes, on peut faire bien des objections à Eric Sadin. Qu'il tord le bâton dans l'autre sens, voit tout en noir, minimise ou néglige des aspects positifs de l'intelligence artificielle. Mais sa critique incite à une réflexion de fond. ■

L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE OU L'ENJEU DU SIÈCLE. ANATOMIE D'UN ANTIHUMANISME RADICAL, d'Eric Sadin, L'Echappée, 302 p., 18 €.

À L'OREILLE  
ALEXANDRE JOLLIEU  
philosophe

## Solidarité stoïcienne



DE JACQUES GAMBLIN, JE GARDE L'IMPÉRISSABLE SOUVENIR de son magistral strip-tease dans *Pédale douce* (de Gabriel Aghion)... Vingt-

deux ans plus tard, le voilà rhabillé et muni de la toge impériale. Les éditions Frémeaux & Associés nous donnent l'occasion, grâce à cette voix magnifique, de « licouter » (ou « écouter lire ») de larges extraits des *Pensées à moi-même*.

L'individu qui consigne ses pensées est l'un des hommes les plus puissants de son époque. Infatigablement, Marc Aurèle (121-180) administre un empire gigantesque et lègue à la philosophie une œuvre capitale. Imagine-t-on un Trump, un Poutine, prendre un minimum de hauteur et livrer aux siècles à venir des maximes aptes à conduire le lecteur tout droit à l'ataraxie ?

L'empereur pourfend l'étroitesse d'esprit, dénonce l'attrait pour le vain, fustige la mesquinerie : « Si jamais tu as eu l'occasion de voir une main, un pied, ou une tête coupés, et qui gisaient séparés du reste du corps, tu peux te dire que c'est là une image de ce que fait l'homme, pour lui-même, du moins autant qu'il le peut, quand il n'accepte pas de bon gré le destin qui lui est réparti, qu'il s'isole volontairement, ou qu'il commet un acte contraire à la loi commune. » En un temps où l'individualisme gagne du terrain, tendre l'oreille au philosophe, ne serait-ce pas retrouver le sens du tout et, activement, combattre les formes d'exclusion ?

Une sérieuse cure de l'âme

Faire grand cas de sa personne, obéir au doigt et à l'œil aux caprices de l'imagination, négliger le bien commun, voilà ce qui nous tourmente. Et l'empereur-médecin de dispenser un souverain remède à quiconque se prendrait pour le nombril du monde : songer aux hommes illustres qui nous ont précédés, à toutes les cités détruites, et congédier illico toute fanfaronnerie. Discipliner ses jugements, consentir au réel, bien agir et aimer... voilà le défi de l'apprenti stoïcien. Sacré boulot ! Les neurosciences confirmeront aujourd'hui l'étendue de la tâche : quotidiennement, soixante mille pensées traversent en moyenne un cerveau humain. Et soixante-dix pour cent de cette production mentale est négative : rumination, peur, anxiété, colère... D'où la nécessité d'un traitement de choc, d'une sérieuse cure de l'âme. Le stoïcisme n'a rien de plombant. Au contraire, il nous affranchit de ce qui aliène et nous apprend à maîtriser un discours intérieur qui tient très souvent d'un sombre baratin neuronal, d'un atterrant soliloque.

Il y a peu, j'ai croisé un adepte du grand détachement. Décidément, la paix, la sagesse peuvent fuser là où on les attend le moins. Un chauffeur Uber m'a délivré une leçon : « Vous comprenez, il faut faire son job, respecter tout le monde, contribuer au bien de chacun et se foutre royalement du reste. L'autre jour, un type a débarqué dans ma baignole en me traitant comme son larbin. Je l'ai gentiment prié de sortir de mon véhicule et, en moins de deux, il s'est retrouvé au milieu du carrefour avec ses trois grosses valises. Il m'a passé un de ces savons : "C'est inadmissible ! Je ne vous donnerai pas mes cinq étoiles !" S'il savait comme je m'en tape de ses cinq étoiles ! »

Bien faire son métier d'homme, être solidaire, sans attendre que la vie nous prodigue sans cesse ses cinq étoiles, n'est-ce pas déjà entendre l'appel du grand Marc Aurèle... ■

PENSÉES À MOI-MÊME (Ta eis heauton), de Marc-Aurèle, traduit du grec ancien par Jules Barthélemy-Saint-Hilaire, extraits lus par Jacques Gamblin, Frémeaux & Associés, 2 CD, environ 30 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollieu, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS : MELANIA AVANZATO, FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD, JOHN FOLLEY/OPALE/LEEMAGE, PUF.